

y caressant la lettre de l'amie. Changel riait de sa grosse plaisanterie.

—Tu ne ris pas, Carillon ? Tu rêves, je vois ça dans tes yeux, Carillon de mon cœur. J'ai eu tort de te parler d'elle. Viens noyer ton chagrin. Tu n'en dormiras que mieux et tu feras la grasse matinée.

Jean suivit son directeur au café. Et, durant le souper, un sourire narquois flotta constamment sur ses lèvres. Il se disait avec ivresse :

—Je suis le seul à savoir où elle se cache. Je suis le seul à qui elle confiera son secret. Elle m'aime et personne ne s'en doute. Elle m'aime, d'amitié c'est certain ; mais c'est une pente qui, insensiblement, l'amènera à s'apitoyer sur mon sort, à oublier que je suis laid, indigne d'une perfection comme la sienne. Et je saurai me faire aimer d'elle, aimer... oui, aimer, à force de bons procédés, d'attentions délicates.

Il se disait ces choses consolantes tout en vidant des bocks, tout en se bourrant de choucroute.

Le bon Changel, un peu plus gris que d'habitude, s'attendrit au dessert au point de promettre à son invité qu'il lui doublerait ses appointements, s'il continuait à faire la joie de sa clientèle.

—Il ne tient qu'à toi, conclut-il, d'entretenir en ton cœur cette gaieté, cette insouciance qui est la vraie compagne du cabotin en tournée. Que te manque-t-il ? Rien, absolument rien. La mère Changel te fait de la bonne cuisine, tu n'as ni femme ni enfants à soutenir, tu n'as que ta peau. Vis donc pour toi, pour toi seul, et oublie le reste du monde, excepté les spectateurs des Folies voyageuses.

Le père Changel ne se doutait guère de la peine qu'il causait au pauvre garçon. Non, Jean Jordanet n'était pas de ceux qui ne vivent que pour eux ! Le sentiment entretenait en son cœur cette flamme de sensibilité qui imprimait à sa physionomie une beauté morale sous laquelle disparaissait sa laideur physique.

La pensée continuelle de Florentine ne lui avait pas fait oublier son père. Seulement, il ne caressait pas, comme Médéric, l'espoir d'arriver à prouver l'innocence de ce pauvre père, qu'une fatalité retenait tout là-bas, au delà des mers, dans un monde de damnés.

Jean ne comptait plus que sur le hasard pour délivrer celui à qui autrefois il avait, par sa paresse et son insubordination, causé tant de peines. Eh bien qu'il fût peu croyant, il se prenait parfois, en face de ces beaux spectacles de la nature où éclatent la grandeur et la puissance du Créateur, à prier comme un enfant, à invoquer la Providence, à la supplier d'intervenir en faveur des Jordanet, à faire au besoin un miracle pour démasquer l'assassin de M. de Savenay.

Aussi les conseils pratiques du père Changel lui semblaient-ils odieux, hors de sens. Il se contentait cependant et garda au fond de son cœur toute l'indignation qu'il ressentait. Mais une morne tristesse s'était répandue sur ses traits. Des larmes brillaient dans ses yeux.

—Allons ! fit Changel, je suis un gros maladroit. Je te croyais guéri de cet amour impossible et je n'ai abouti qu'à réveiller en toi les illusions du jeune âge. Revenons à la maison.

Il demanda la note, paya, et, se levant péniblement, réclama à Carillon le secours de son bras pour regagner l'hôtel.

Jean s'aperçut qu'il était lui-même fort éméché. Les jambes lui faisaient défaut ; mais la tête tenait bon et il put, à force de volonté, soutenir son directeur jusqu'à destination. Puis il fut se coucher et s'endormit d'un sommeil de plomb.

En se réveillant, Jean Jordanet ne retrouva pas sa gaieté de la veille. Elle s'était noyée dans la bière. La lettre de son amie ne lui avait apporté qu'une consolation éphémère. Plus Florentine lui témoignait d'estime et de bienveillance, plus il désirait se rapprocher d'elle.

—Bientôt, se répétait-il sans cesse, il me faudra partir au régiment, et alors, Dieu sait quand je la reverrai !

Il entendait mettre à profit ses derniers jours de liberté. Mais comment retourner à Paris ? Il n'avait fait aucune économie, et il était décidé à tout supporter plutôt que de recourir aux siens.

La pensée de ces difficultés le désespérait. Au déjeuner, il se montra si triste, si distrait, que le père Changel, déjà inquiet, lui décocha ces phrases menaçantes :

—Eh ! mon petit Carillon, tu ne vas pas nous faire une tête comme ça ! Arrange-toi pour disperser, cet après-midi, les nuages qui entourent ton front.

Jean n'avait écouté que la moitié de la recommandation.

—Pardonne ! fit-il d'un ton où perçait de la colère, ces nuages ne vous regardent pas !

Avec tout autre, Changel se serait fâché. Il se contenta de sourire d'un air narquois, en clignant de l'œil à sa femme.

Le hasard devait tirer Jean de la difficulté qui lui faisait broyer du noir. Vers trois heures, un jeune homme demanda à parler au directeur des Folies voyageuses. Maigre, étroit, poussé tout en long, ridiculement grand, il prêtait à rire à première vue.

Changel le reconnut pour un de ses fidèles clients. Il avait remarqué son visage drôlatique et ses mains interminables. Quand ce gaillard applaudissait, il couvrait les sonorités de l'orchestre et tout le monde se retournait pour s'amuser de ses grimaces de satisfaction.

—Monsieur, dit-il avec un fort accent de terroir, je suis Champenois, c'est-à-dire d'un naturel gai. Mon père et mon grand-père, tous deux vigneron, ne buvaient, par principe, que du vin blanc, beaucoup de vin blanc, et s'endormaient régulièrement, la joie au ventre. J'en ai fait autant et je compte bien ne rien changer à mes habitudes, en vertu du principe qu'il faut honorer son père et sa mère, conséquemment les imiter dans toutes leurs bonnes actions.

—Au fait ! mon garçon, dit Changel ; quel est le motif de ce boniment ?

Mais le Champenois, qui avait préparé son discours et le savait par cœur, poursuivit sans tenir aucun compte de l'interruption :

—Mes parents n'aiment pas seulement le jus du raisin, ils adorent la vigne et la cultivent avec amour, que dis-je ? avec reconnaissance !

Changel commençait à s'amuser. La verve de ce gaillard était soulignée par une physionomie endiablée. Le directeur des Folies voyageuses se retenait pour ne pas lui rire au nez, tellement il le trouvait plaisant.

—Voilà un Champenois, pensait-il, à qui l'amour ne retirera jamais ses moyens, comme à ce pauvre Carillon. Il m'en faudrait un de cet acabit pour ma troupe.

—Avec reconnaissance ! répéta le Champenois. Eh bien, moi, Isidore Godard, je suis un pur ingrat envers cette vigne dont je bénis les présents. Je ne me sens aucune vocation pour la soigner, ainsi qu'elle le mérite. Mon goût, à moi, c'est d'amuser le monde, de faire rire jusqu'aux nignards qui mettent de l'eau dans leur vin, par peur de mourir avant leur tour ou par mesure d'économie. Tel que vous me voyez, j'arrive du régiment où on m'a réformé pour la raison que je grandissais trop vite et qu'il fallait renouveler tous les quinze jours mon équipement. Ah ! on ne s'embêtait pas dans ma compagnie ! A la cantine, chez le bistro, partout où le soldat se console, il me fallait débiter une chanson, et puis encore une autre, et encore, et toujours. Les camarades se cotisaient pour me payer des chopines... du blanc, rien que du blanc... C'est ma couleur...

—Où avez-vous appris à chanter ?

—A l'école du merle. Je sais assez de musique pour déchiffrer un air, pourvu qu'il n'y ait pas trop de dièses ou de bémols à la clé. Je sais par cœur quatre cent vingt chansons. Voulez-vous que je vous les chante ?

—Quatre cent vingt ! répéta Changel. Commencez par la dernière, nous verrons après.

Isidore Godard s'exécuta avec un tel entrain que Changel n'attendit pas la conclusion de son boniment.

—Voulez-vous débiter, ce soir, aux Folies voyageuses ? demanda-t-il.

—C'est ce que j'allais solliciter de votre bienveillance. Mes parents sont consentants. Ils ne me feront pas de rentes, bien sûr ; mais ils me laisseront gagner ma vie selon ma fantaisie, et si je ne réussis pas, ils me rendront ma place à la soupe !

—Chez moi, affirma Changel, on ne manque de rien quand on sait travailler.

—Qu'appellez-vous travailler ?

—Amuser la salle.

—Mais c'est une récréation, cela !

—Nous vous verrons à l'œuvre.

Au dîner, Jean apprit qu'il avait un concurrent. Changel lui présenta Isidore et, l'attirant dans un coin :

—Tu as affaire à forte partie. Ce grand diable-là n'est pas près de scupirer après la lune. Il ferait crever de rire un croque-mort.

Jean regarda son rival et lui trouva effectivement toutes les difformités exigées par l'emploi. Cet examen lui fit faire un retour sur lui-même.

—Mon Dieu, pensait-il, qu'il faut être laid, dans ma partie, pour plaire au public. Comment Florentine a-t-elle pu s'habituer à ma ridicule personne. Et j'ose espérer qu'elle m'aimera un jour ! C'est par trop de prétention !

Bref, l'arrivée de ce rival, sorti de la vigne, n'excitait en lui aucune émulation. Jean n'avait point l'amour-propre du métier. Les applaudissements ne lui apportaient aucune de ces joies que le vrai cabotin prise par-dessus toutes les autres. Bien souvent, au contraire, il sortait de scène, le cœur serré, honteux d'être condamné à faire rire, alors que le père, tout là-bas, passait sa vie dans les larmes. Et depuis qu'il connaissait Florentine, le sentiment de son infériorité s'exaspérait en lui.

Ce soir-là, comme il allait entrer en scène, Changel crut devoir l'encourager :

—De l'entrain, mon petit Carillon, Isidore a fait venir, ce soir, tous ses camarades pour l'entendre, et si tu n'es pas encore plus drôle que d'habitude, ils ne t'applaudiront pas.